

Amour en Christ: Élisabeth Behr-Sigel et Lev Gillet

Paul Ladouceur¹

Abstract

(Українське резюме на ст. 64)

Neither Élisabeth Behr-Sigel nor Lev Gillet were born Orthodox, but both found their way into the Orthodox Church and then into a unique relationship with each other that was both more intimate and yet more distant than that of a mere friendship. It was a relationship of “amour propre,” that is a love that was genuine and proper but restrained and appropriate because both knew their love could only exist insofar as it came from a love of Christ, who was always primary. Later this relationship would also develop into one of biographer and subject as Behr-Sigel wrote about Gillet after his death in 1980. Their correspondence is here analyzed and situated in biographical and historical context, aided by use of Behr-Sigel’s journals as well as recent studies on each, including those of Olga Lossky, Peter Galadza, and Catherine Aubé-Élie. Classic Eastern Christian works on spiritual paternity are also used to give deeper insights into a unique relationship of two singular, strong, deeply human individuals who were nonetheless spiritual father and spiritual “child.”



¹ Avec mes remerciements à Monique Vallée et à Valère De Pryck.

La biographie d'Élisabeth Behr-Sigel par Olga Lossky, *Vers le jour sans déclin*,² contient une «prime» inattendue: un complément important, voire essentiel, à la biographie du père Lev Gillet, *Un Moine de l'Église d'Orient*,³ écrite par Élisabeth Behr-Sigel elle-même. Il est bien connu que le père Lev et Élisabeth Behr-Sigel était de proches amis depuis leur première rencontre en 1928 jusqu'au décès du père Lev en 1980. Ce qui est moins connu, sauf peut-être par quelques amis intimes d'Élisabeth ou du père Lev, est la qualité marquante de leur amitié à certaines périodes de leur vie, de même que ses hauts et ses bas pendant un demi-siècle. Cela ressort clairement dans la biographie d'Élisabeth Behr-Sigel par Olga Lossky.

Dans *Un Moine de l'Église d'Orient*, Élisabeth Behr-Sigel est très discrète concernant elle-même et la place qu'elle occupe dans la vie du père Lev et encore plus discrète au sujet du rôle que le père Lev a joué dans sa propre vie – elle n'en dit presque rien. Sans doute ne voulait-elle pas «distraire» le lecteur de la vie du père Lev en y mêlant des détails de sa relation avec le père Lev. Peut-être aussi considérait-elle que leur relation était en tout cas simplement trop personnelle et complexe pour être traitée dans ce livre. Cela même si l'amitié entre les deux «chercheurs de Dieu» était très importante pour le père Lev et aurait pu révéler certains aspects de sa personnalité.

Élisabeth Behr-Sigel et le père Lev se sont rencontrés pour la première fois à Paris en novembre 1928 – elle mentionne cette rencontre brièvement dans l'introduction de son livre *Un Moine de l'Église d'Orient*. Elle était à l'époque une étudiante de 21 ans et elle faisait une année d'études à Faculté de théologie protestante de Paris. Elle avait déjà terminé une licence en philosophie et était attirée par la théologie, discipline alors pratiquement réservée aux hommes qui se préparaient pour un ministère pastoral dans l'Église. Les antécédents religieux d'Élisabeth étaient mixtes: son père Charles Sigel était luthérien

² Olga Lossky, *Vers le jour sans déclin: une vie d'Élisabeth Behr-Sigel (1907–2005)*, Cerf, 2007.

³ Élisabeth Behr-Sigel, *Un Moine de l'Église d'Orient, Le père Lev Gillet*, Cerf, 1993; 2005.

et sa mère Emma, juive, mais ni l'un ni l'autre étaient pratiquants réguliers. Élisabeth fut baptisée dans l'Église luthérienne.

En septembre 1927, la Faculté de théologie protestante de Strasbourg ouvrait ses portes pour la première fois aux femmes, au nombre desquelles on pouvait compter Élisabeth. Parmi les étudiants se trouvaient quelques Russes, qui bénéficiaient de bourses accordées aux étudiants étrangers. Élisabeth est rapidement devenue leur amie et c'est par leur entremise qu'elle est entrée en contact avec la communauté d'émigrés russes en France. Cette communauté comprenait un grand nombre d'intellectuels, d'artistes, de théologiens, de religieux; beaucoup étaient actifs dans l'Église, sous la direction inspirée de Mgr Euloge (Guéorguievsky).⁴ Cette communauté avait déjà fondé l'Institut de théologie orthodoxe Saint-Serge à Paris en 1925, dirigé par le grand théologien Serge Bulgakov. Donnant suite à son intérêt pour l'orthodoxie, Élisabeth a accepté volontiers l'invitation de ses amis russes d'assister aux célébrations pascales au printemps de 1928 à l'Institut Saint-Serge:

J'ai fait ce jour-là une expérience extraordinaire: j'ai vécu cette liturgie baignée dans la joie pascale comme une anticipation hic et nunc de la plénitude du Royaume de Dieu. Je me sentais lavée de tous les problèmes qui m'opprimaient.⁵

... la sobornost orthodoxe russe m'enchantait. Plus profonde encore fut l'impression sur moi de la veillée pascale orthodoxe à laquelle mes nouveaux amis m'entraînèrent. Inlassablement repris par le prêtre, le chœur et les fidèles, la jubilation pascale: «Le Christ est ressuscité ... en vérité, il est ressuscité! et par la mort, il a vaincu la mort» – inonda mon cœur de joie.

⁴ Cf. T. Manoukhina, *Le Chemin de ma vie, Mémoires du métropolite Euloge*, Presses Saint-Serge, Paris, 2005; sur la paroisse française en particulier, voir pp. 445–446.

⁵ Catherine Aubé-Élie, «Grands Témoins – Élisabeth Behr-Sigel», *Unité des Chrétiens*, no. 137, 2003.